

# LE QUARTIER EN DÉBAT

*« Prendre soin de ma ville »*

*(Hygiène, santé, propreté, pollutions, sûreté, incivilités, bien vivre...)*

*1 : Ma ville souhaitée.*

**Retranscription de la rencontre  
du samedi 25 novembre 2017**



## *Avant propos*

Au moment même où j'entreprends la rédaction du compte rendu des échanges qui ont occupé les trois heures de notre rencontre du 25 novembre, est diffusé sur France Culture dans l'émission "Divers aspects de la pensée" , ce jour : L'Union rationaliste. L'invité, Jean Michel Besnier, professeur émérite de Philosophie à l'université Paris Sorbonne y est interrogé sur la question du transhumanisme et sur celle du post-humanisme.

Ces deux courants affirment que les technosciences (N. B. I. C.) sont en mesure de répondre à la satisfaction de l'ensemble des besoins, la biologie devant pouvoir servir un idéal eugéniste (réparer l'humain et l'immortaliser).

Le posthumanisme est l'établissement d'un système de valeurs qui remplacerait l'humanisme classique et serait appliqué à une société comportant des membres qui ne seraient pas des humains mais des humains augmentés, prélude à l'émergence d'un posthumain. Ce mouvement loin d'être héritier des Lumières affirme une rupture (datée en 2045), moment où l'intelligence artificielle prendrait le pas sur notre intelligence actuelle et la rendrait obsolète. Il y aura ceux qui se seront dotés des compétences qui permettront de rester en phase avec les machines et les autres, les chimpanzés du futur, qui constitueront une espèce de sous-humanité avant de disparaître. Ce n'est pas là affaire de fiction, c'est une situation à prendre au sérieux.

Ceci est à rapprocher de l'information qui nous a été fournie en début de réunion. En effet ce 25 novembre s'est tenu un conseil extraordinaire de la Métropole qui tentait de définir les axes du développement de notre territoire pour les cinquante ans à venir en essayant de tenir compte des évolutions climatiques, de l'équilibre à respecter entre les zones urbanisées et celles laissées à l'emprise naturelle...

Deux échéances, l'une à moins de trente ans, l'autre qui est une perspective à un demi-siècle. Nous laisserons à chacun le soin de confronter ces dates et de développer les conséquences qu'il peut imaginer de ces bouleversements annoncés.

Les réflexions des uns et des autres qui ont nourri nos échanges ne semblent pas avoir totalement pris en compte ces aspects du moins en apparence. Car la coloration donnée à cette esquisse d'une ville souhaitée, voire rêvée, témoigne sans doute d'une réaction vis-à-vis d'une tendance dont les conséquences altèrent le bien vivre dont nous avons pu assez facilement partager la perception.

Venons-en au déroulé de cet après-midi.

## Intervention de Jean-Christophe AZORIN



Le travail préparatoire mené à plusieurs associations a retenu comme titre :

« Prendre soin de ma Ville »



Qu'est-ce qu'on entend par « Prendre soin de ma Ville ? Ça sonne un peu comme le post-it qu'on laisse sur le frigo. C'est quelque chose qui fait partie de l'ordinaire mais qu'on est obligé de rappeler parce que finalement ce n'est pas si naturel que ça. On aimerait qu'on l'ait le plus au cœur. Comment faire pour que ça ne soit plus extraordinaire.

Prendre est un mot paradoxal parce que prendre c'est donner. Lorsque je prends soin de quelqu'un, je lui donne. C'est quelque chose qui va nous concerner parce que quand je donne du soin à ma ville, c'est la ville qui va me donner du soin, je reçois du soin de ma ville. Ce geste que je fais et qui n'est pas une obligation, c'est pour me faire du bien.

Il s'agit là d'une initiative de la municipalité de Collioure. En gros, comment interpellier, s'interpeller, nous rappeler à une espèce de réalité : les gestes que je fais ont une conséquence et on doit tous, de façon individuelle ou collective, les relier. Comment se relier pour sortir du « y-a-qu'à », du « il faudrait » ou du « on vous a mis », de cette dualité où c'est toujours de la faute des autres ?

Qu'est-ce qu'on entend par soin ? C'est polysémique. Les Anglais ont deux mots. Ils ont le Cure : soigner la maladie. On va extraire le mal. On vient là pour se débarrasser avec un acte fort.

Il y a aussi le Care. C'est plus se faire du bien, prendre soin. On est plus dans l'apporter. Chacun de nous peut y contribuer. Le Cure demande des compétences, des spécialistes. Dans le Care, on est tous concernés, invités à en prendre une partie. Or, nous, pour la santé de notre ville, on va être là-dedans, de ce qui relève du Cure et de ce qui relève du Care. Qu'est-ce que je fais avec les autres ou tous ensemble que faisons-nous ? C'est un peu l'objet de la réunion d'aujourd'hui. On doit se situer dans cette tension entre le Cure et le Care.

Sur cette photo prise en ville, il y a un graphe qui a été fait par un artiste pour nous faire du bien et à côté il y a le camion qui s'occupe des tags. On voit bien qu'au même lieu et en un même moment, le Cure et le Care sont réunis. La vie, c'est ça. Quand faut-il être dans le thérapeutique (il y a le feu, j'appelle les pompiers) ? Nous, il y a des choses qui nous énervent dans le quotidien mais aujourd'hui, comment pourrait-on s'inscrire dans la démarche de faire pousser une petite graine. Il y a ici des représentants de l'association Pave qui sont des citoyens jardiniers. Comment s'inscrire dans une démarche citoyenne de construction ? J'aime jouer avec les mots.

Il y a le Care et le Core. Le Core, c'est le cœur, le noyau (dans l'ordinateur), le processeur qui fait le lien entre l'analyse et la prise de décision. Ce qu'on voudrait, c'est peut-être se situer entre les deux.

C'est une démarche qui est a été identifiée par l'O.M.S. sous le terme de « promotion de la santé ». Il y a une différence entre la prévention (il y a telle maladie et je fais telle chose pour en réduire les causes) et la promotion qui est une démarche plus globale. Plutôt que de lutter contre, c'est : qu'est-ce que je peux faire pour la santé ?

Le concept de santé tel qu'il a été défini en 1945, après la guerre, est : *un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité*. Grand espoir, on allait vivre des temps merveilleux. L'O.M.S. avait pour objectif que toute épidémie soit éradiquée en l'an 2000. On en est loin. Vous voyez l'ambition qu'il y avait. Qu'est-ce qu'on entend par santé. C'est uniquement l'absence de maladies ou d'infirmités. Je suis bien dans mon corps, dans ma tête, je suis bien avec les autres. Trois dimensions. Mais ainsi définie, la santé l'est de façon statique, c'est un état et une utopie (qui peut prétendre être en état complet de santé). C'est aussi une définition qui était excluante parce que, si j'ai une maladie, c'est que je ne suis pas en bonne santé alors qu'on peut très bien être malade et être en bonne santé. Paradoxe ! On peut très bien vivre avec une maladie et de nos jours on vit avec des affections de longue durée. Donc il s'agit là d'une définition un peu trop restrictive. Surtout elle présente la santé comme une fin en soi. Tout pour ma santé comme si c'était la finalité de ma vie. Elle était centrée sur la responsabilité individuelle. « Tu as ça, tant pis pour toi, il fallait faire ce qu'il fallait ».

Un peu plus tard, en 1986, à Ottawa, l'O.M.S. s'est réunie pour revoir les choses, la santé n'étant plus une fin en soi mais un processus, un moyen. C'est le moyen qui va me permettre d'accéder à la vie. Ça concerne surtout les groupes, c'est ce qui assure aux populations un plus grand contrôle. Ce qui peut nous intéresser, nous, c'est que dans cette conception, la dimension environnementale est de plus en plus importante. On n'est pas centré sur un individu, sur des organes mais sur une personne en relation avec d'autres, un milieu, un environnement. Et on le voit très bien quand on le rapproche de ce qui nous réunit aujourd'hui, on voit bien en quoi la qualité de notre environnement va impacter notre santé au sens large. Cette dimension dynamique soutient que rien n'est perdu, rien n'est irrémédiable. On doit pouvoir faire des choses. La responsabilité devient collective.

L'O.M.S. a fixé cinq axes d'intervention

- 1) Promouvoir des politiques de santé saines (campagnes de prévention, assainissement). Ce qui nous a protégés des épidémies, c'est certes les vaccins, mais c'est surtout l'hygiène, l'assainissement. Auparavant, la santé était un peu confisquée par les médecins.
- 2) Créer des environnements favorables. On va voir comment y réfléchir, sachant que ce qui m'est favorable, n'est pas nécessairement favorable pour d'autres. C'est là la difficulté.
- 3) Réorienter les services de santé. (Désertification, hyperspécialisation). Il faut repenser les services de santé
- 4) Renforcer l'action communautaire.  
Que ça ne soit plus l'affaire d'une catégorie mais l'affaire de tous.
- 5) Acquérir les capacités individuelles.  
C'est donner à chacun de nous la possibilité d'accéder, de trouver les moyens. (En Afrique, ce phénomène passe beaucoup par les mères)





« Prendre soin de ma ville – Prendre en compte la complexité »

Principe simplifiant Expliquer	Principe complexe Comprendre
Principe dualiste Une chose est soit blanche soit noire, elle n'est ni blanche ni noire.	Principe dialogique Une chose est blanche, grise, ou noire, elle est aussi blanche, grise, et noire.
Principe de causalité linéaire Une chose est blanche en conséquence de...	Principe dialogique Une chose est blanche en conséquence de... mais elle est aussi grise en conséquence de...
Principe de séparation L'ensemble est la somme de ses parties.	Principe holistique L'ensemble est plus que la somme de ses parties.



Ensuite, on s'est penché sur le Ma. Qu'est-ce que j'entends par ma ville. Elle m'appartient, c'est à moi, je fais ce que je veux ou bien c'est la ville à laquelle j'appartiens. La vérité, s'il y en a une, n'est ni d'un côté, ni de l'autre. J'ai un sentiment d'appartenance qui fait partie de mon identité. Dans ce cas, la ville qui m'appartient ce serait une privatisation de la chose commune.

Ou bien, la ville à laquelle j'appartiens, c'est l'insertion d'un individu dans de l'espace public. Donc cette réflexion espace public, espace privé, espace partagé on aimerait que vous nous aidiez à la conduire.

On voit bien que la ville, ce n'est pas ma ville, ta ville, ça relève de l'imaginaire, de la construction, de la représentation que l'on en a. Cette représentation, elle n'est pas stable. Comment trouver des points de stabilité ?

L'idée, c'est de trouver ma place ou de prendre ma place parce qu'effectivement Montpellier est une ville qui accueille beaucoup.

Il y a cette photo que j'ai prise dans le quartier des Arceaux où l'on voit une maman et sa petite fille qui va à l'école et puis ce que j'imagine être un étudiant. C'est symbolique. Cette personne avec un casque sur les oreilles qui traverse, qui jouit de la ville. Quelle place y prend-il ? Et puis, le couple de la mère et son enfant qui va à l'école où se construisent certainement d'autres choses. Chacun y a son intérêt et la ville accueille toute cette diversité. C'est certainement ce qui en fait la complexité et l'intérêt.

La ville relève de l'émotion, tout n'est pas rationnel. Elle va évoluer, vivre avec moi. Une ville : c'est une population ? Des activités ? Industrielles ? Commerciales ? C'est une ville parce qu'il a des organisations ?

Chacun peut avoir sa ville.

Ça doit nous inciter à prendre en compte la complexité qu'il ne faut pas comprendre comme compliqué. *Cum-plexere* (*cum* : avec - *plexus* : entrelacement) c'est tresser les choses ensemble. Ça ne veut pas dire que ce soit facile mais complexe ne veut pas dire difficile. Parfois la natte se détend. Il faut sortir de la pensée simplifiante, c'est-à-dire expliquer que c'est comme ça et pas autrement. La pensée complexe c'est essayer de comprendre, de mettre ensemble, de prendre avec. Il s'agit de sortir du principe dualiste : c'est juste - c'est faux. On propose un principe dialogique c'est-à-dire ce n'est pas blanc ou noir, entre chien et loup parfois il y a des choses. Parfois le noir explique le blanc, le blanc fait ressortir le noir ou inversement. Les choses peuvent être complémentaires. Nous devons sortir de l'approche frontale. Le principe de causalité linéaire c'est aussi de la pensée simplifiante. Si je fais ça, j'aurai telle action. C'est oublier que si je fais ça, a aura tel impact sur b, mais je peux avoir une réaction de b qui peut être une rétroaction.

Les choses peuvent être plus compliquées que ça. Il faut considérer que la partie a une information sur le tout c'est-à-dire qu'une ville ce n'est pas une somme de petites choses. C'est quelque chose de plus global.

Prendre soin de ma ville, ça va être panser la ville, la soigner, il y a quelqu'un qui a dit la réparer, mais ce n'est pas que ça. Il faudra panser la cité. Qu'est-ce qu'on attend d'une ville, quelle place on y a, comment on voudrait qu'elle soit ?

Après, une citation pompeuse de Platon : « *Qu'il arrive à un citoyen un bien ou un mal quelconque, la cité tout entière partagera sa joie ou sa peine.* » (La République).

Vous voyez en quoi je résonne sur la cité et la cité résonne sur moi.

Je vous remercie

À la suite de cet exposé très vivant, nous avons constitué cinq ateliers et pendant une heure et demie les participants ont pu se parler, confronter leurs représentations avant qu'un des leurs se charge de témoigner des thèmes qui avaient traversé ces échanges.

En voici les marques

Atelier 1 :

Le thème dominant a été celui de l'éducation. Les problèmes rencontrés sont reliés à un déficit éducatif de la jeunesse. Dans la ville souhaitée, une priorité serait donc donnée à une sensibilisation à la notion de bien commun, à une action collective sur notre environnement, cette éducation étant faite de façon positive et non répressive. Les actions des enfants pourraient être valorisées par un système de bonus-malus. Il s'agirait d'avoir ainsi des adultes capables d'intervenir sur les incivilités. Nous pourrions ainsi légitimer les interventions citoyennes lors du constat d'une dégradation du bien commun. Donc une ville apaisée par une réelle implication citoyenne.

Quant à la municipalité, elle devrait faire un grand effort de sensibilisation avant de prendre des sanctions de façon à réduire le fossé qui peut se creuser entre les citoyens et les élus. Imaginons de grandes campagnes d'information et d'explications.

Dans le cadre d'un projet dit libellules, des éducateurs municipaux viendraient se substituer aux policiers avec pour fonction d'intervenir et de sensibiliser quand il y a une incivilité.

Dans la ville souhaitée, on imagine que l'organisation répondrait à un projet global et réfléchi visant à coordonner toutes les bonnes volontés et à articuler les multiples actions locales de façon à ce qu'elles ne soient pas limitées par leur caractère trop ponctuel.

C'est une ville où chacun des acteurs jouerait le jeu de la citoyenneté (cafés, restos) où les obligations seraient respectées, où un soin attentif serait apporté à chaque dégradation puisque nous savons que toute dégradation lorsqu'elle est laissée en l'état favorise les comportements de laisser-aller.

Mais nous devons accepter que la réalisation de ce projet demande du temps. Il faudra peut-être une génération pour mettre en place une cohérence du bien vivre.

*À la suite J.C Azorin rappelle que "habiter" vient de "habere", c'est-à-dire avoir. Il n'est pas étonnant que nous relevions des problèmes d'appartenance. L'urbanisme ce n'est pas seulement des bâtiments, il faut y ajouter la notion d'urbanité avec un gradient social de mixité. Ne pas être trop côte à côte.*

Atelier 2

La ville souhaitée est une ville qui offre du plaisir à vivre, à être. Plaisir visuel d'abord à travers un peu tout, les façades, la qualité des sols. On y vivrait une mixité apaisée des usages et des usagers. Les usagers sont nombreux mais les espaces extérieurs ne sont pas toujours traités de façon à permettre cette mixité d'usage. En fait c'est une ville qui étendrait aux quartiers anciens les aménagements que l'on peut observer dans les zones récemment installées.

Cette ville présenterait une fluidité, une facilité des différents modes de déplacement pour réduire les conflits qui peuvent naître de leur confrontation.

Une ville où il soit facile de partager les espaces, où des zones sur lesquelles on pourrait se retrouver, se rassembler seraient mises à disposition gratuitement. Bancs, tables, points de tranquillité, toilettes publiques ne seraient pas limités en nombre.

Une ville où les commerces, où les services seraient implantés dans la proximité, où la culture serait offerte à toute la population et où seraient développés les lieux de rencontre et d'échanges. Favorisant l'implication active des citoyens.

### Atelier 3

La ville souhaitée porterait un soin particulier à l'urbanisme du côté de la municipalité qui mettrait en place des chartes visant à instruire des permis de construire qui imposeraient un aménagement des rez-de-chaussée avec des passages piétons et à organiser les mobilités pour que chaque quartier soit lié aux autres de façon à éviter la création de nouveaux habitats qui, par manque de liaison, imposent aux résidents l'utilisation de la voiture. Et une fois que l'habitude est prise... Il faut donc en priorité que les connexions soient réalisées.

Ce serait une ville où les trottoirs seraient suffisamment larges.

On pourrait envisager des facilités pour installer des concierges dont la fonction est un facteur d'apaisement des conflits, de prévention des incivilités et de développement de la convivialité.

Enfin c'est une ville qui se préoccuperait de la question énergétique.

### Atelier 4

La ville rêvée serait une ville qui aurait résolu les problèmes de déplacement pour permettre un partage des espaces. Des pistes cyclables, des trottoirs aisés rendraient la cohabitation entre piétons et cyclistes apaisée. Mais il semble évident qu'un travail important est à faire pour réduire le problème de la convivialité et du vivre ensemble.

Ce vivre ensemble mettant en confrontation des investissements différents (entre résidents, étudiants, touristes, commerçants...), on peut imaginer une ville qui aurait le courage de favoriser les échanges entre les différentes catégories. Les gens pourraient ainsi construire un consensus et éviteraient les solutions répressives. Dans cette ville on ferait respecter les règlements.

Il ne s'agit d'imaginer des réalisations extraordinaires mais de trouver de multiples espaces gratuits où l'on puisse s'installer sans être dérangé en permanence et de trouver facilement des toilettes par un fléchage efficace.

Ce type d'organisation, l'exigence qu'il a à faire respecter la loi est affaire d'une volonté politique qui caractériserait la ville attendue.

Cette ville devrait éviter que ne surgisse un sentiment de dépossession lié à l'importance de la population qui anonymise chacun. Pour ce faire elle structurerait le commerce de proximité qui à côté de son côté pratique multiplie les rencontres et favorise une convivialité spontanée.

C'est une ville dont l'urbanisme serait maîtrisé, où la hauteur des immeubles ne ferait obstacle à la contemplation du ciel, où les offres de logement resteraient accessibles aux différentes couches sociales.

### Atelier 5

Il est constaté qu'il n'y avait pas de définition de ce qu'est une ville. Il faudrait pouvoir la définir dans son inscription au sein d'un territoire. En effet une politique de la ville peut avoir des incidences sur l'ensemble d'un territoire. Par exemple, faire venir des entreprises sur une ville aura des incidences sur les communes voisines en termes d'emplois, de déplacements, d'équipements ce qui implique que la ville soit reliée aux autres agglomérations.

La ville imaginée est une ville gérée de façon démocratique, qui assurerait la rupture des modes actuels de décision. Actuellement les choix sont faits par des équipes municipales qui se disent à l'écoute de la population mais en réalité les conseils ou comités de quartier sont des marionnettes utilisées par les élus au titre de la démocratie participative. La ville souhaitée est une ville où les citoyens ont le pouvoir au sein d'une gouvernance démocratique débarrassée des tractations politiciennes. Actuellement, la seule possibilité d'action pour les citoyens c'est de créer des associations qui constituent des moyens de pression. Mais les réponses obtenues ne sont pas obligatoirement orientées par la nécessité du sujet, bien au contraire elles sont liées à l'influence, à la menace prêtée au groupe de pression dans une perspective électorale.

Il faut donc que cette ville organise la question de sa gouvernance en partant de l'unité de base qu'est le quartier pour inscrire l'action locale des citoyens.

À la suite de ces témoignages, un échange s'est alors engagé dont nous tentons de rendre compte ici

- Une première remarque note que notre présence ici si elle témoigne de l'intérêt des participants n'est qu'une force dont la représentation est relative au regard d'une population métropolitaine importante.
- Le maire actuel n'était pas favori lors des dernières élections. Il a multiplié les réunions avec des petits groupes pour présenter ses intentions. Lorsqu'on en sera à la question des propositions, il sera temps de savoir quels moyens nous utiliserons pour les faire connaître et pour former des groupes de pression.
- Ici nous représentons une certaine catégorie sociale qui ne représente pas la réalité locale.
- On insiste sur la nécessité d'accorder la ville à son climat. Ici nous vivons beaucoup à l'extérieur ce qui suppose une attention particulière à l'espace partagé souhaité apaisé, aux modes de déplacements envisagés de la façon la plus douce possible. Est-ce que le projet d'une telle ville est partageable et servir de base pour envisager des propositions élaborées de façon consensuelle?
- On a beaucoup parlé de déplacement. Ma ville c'est là où j'habite, là où j'ai mes amours, là où j'ai mes loisirs, là où je travaille. On a parlé de ce qui extérieur au foyer mais l'extérieur est un espace dans lequel se prolonge ce foyer.
- Il faut que les politiques de la ville définissent dans leur cahier des charges les espaces où les citoyens peuvent agir, ainsi que les modes de cette participation et de cette association aux choix budgétaires, aux aménagements aux grandes orientations. Interpeller les citoyens, nous le faisons, aujourd'hui toutes les associations présentes en témoignent. Mais comment faire pour que ces associations puissent interpeller les politiques pour les amener à être inventifs dans les négociations à conduire avec les citoyens ?
- Je souhaiterais le vivre convivial. Se comporter mieux serait un premier pas, on écoute ce que dit l'autre, on le respecte. On vit tous dans notre ville. Le respect initial devrait présider aux échanges entre nous mais aussi avec ceux que nous pouvons avoir avec ceux qui nous gouvernent.
- Il y a peut-être des orientations que nous ne pouvons pas déterminer seuls. Par exemple, penser la ville idéale comme celle où chacun trouverait dans son quartier l'ensemble des commerces, des services, revient à concevoir le quartier comme un village d'autrefois. Dans notre quartier ici nous trouvons toutes ces commodités et les gens se connaissent, se croisent, discutent, il y a une base de vie de quartier. Reconnaissons qu'il n'en est pas de même partout. Mais nous n'avons aucun moyen de décréter l'installation des commerces ou le développement d'un tissu relationnel. Port Marianne a été conçu avec le projet d'y faire un véritable quartier, mais je ne suis pas sûr que la greffe ait pris à ce jour. Nous pourrions réfléchir aux éléments qui favoriseraient cette perspective. Il est apparu que les modes de déplacement devraient être articulés de façon suffisamment fine pour que chacun se sente relié aux autres. Toutefois il n'est pas envisageable que chacun trouve un arrêt de tram ou de bus au pied de son immeuble. Quelle est la distance qui serait acceptable, 100 m, 300 m, 500 m ? Cela reste à déterminer. Quelle pratique de la ville peut-on proposer ? Dans les grandes villes, on marche beaucoup en surface



ou sous terre. Je n'ai pas le sentiment qu'à Montpellier cette mutation soit réalisée. On appréhende les déplacements sur un mode encore sous-préfectoral et pas tout à fait sur celui qui convient à une grande ville.

- Y a-t-il une volonté générale de végétaliser la ville ?
- Oui, je suis abasourdie de voir qu'on n'associe pas l'aménagement de la ville au changement climatique et à l'évolution de la planète. On ne voit pas de solaire sur les constructions ou très peu. On ne végétalise pas les passages piétons pour rendre supportable l'été. Ça me préoccupe beaucoup. Il faudrait aussi végétaliser les façades pour garder la fraîcheur. Je me suis aperçue à ma petite échelle, sur notre immeuble qu'une petite action participait à l'amélioration des comportements. S'il y a un tag, j'appelle les services qui interviennent très rapidement, il y a moins de tags. Si je le laisse, le lendemain il y en a un autre puis un autre... Cercle vicieux - cercle vertueux. Autre exemple, les vélos que l'on accrochait aux grilles du rez-de-chaussée. J'ai parlé aux gens, ils m'ont insultée, j'ai crevé les pneus, j'ai tout fait. Puis, j'ai planté une petite bouture qui a pris, qui est montée puis qui a dépassé la grille et même qui sort un peu dans la rue. Pour l'instant, il n'y a plus de vélos, les gens se garent un peu plus loin. Pour rendre une ville vertueuse, c'est à chacun de faire quelque chose, ça marche même si c'est un petit geste.
- J'appuie cette observation. Dans une ville du sud, en été, il est difficile de se déplacer compte tenu de la température. Il est indispensable de végétaliser. En plus du rafraîchissement, les plantes dépolluent et amènent des germes de vie. Il y a plusieurs façons de végétaliser. Chacun peut mettre une plante, Il y a des villes où les trottoirs ont été investis. Il faut être nombreux à faire passer ce message. Ainsi, nous sommes demandeurs de plus de toilettes publiques, chacun les souhaite mais pas sous ses fenêtres. Alors on pourrait imaginer de les végétaliser, ce serait agréable à l'œil et tout le monde y trouverait son compte.
- Pour m'occuper d'un jardin public, je peux dire que la végétalisation n'est pas un gadget. Dans le quartier Méditerranée, ça marche.
- C'est compliqué. Dans mon quartier j'avais envisagé de faire ça mais j'ai eu 50 000 barrages. Alors, j'ai mis des graines partout où il y avait un trou. En Andalousie, ils mettent des pots de fleurs au sol. C'est vrai, il faut s'en occuper. Un autre exemple : en face de chez moi il y avait un no mans land terrible, des planches, du plâtre, des détritiques. La municipalité y a fait un petit espace vert, de jolies fleurs. Eh bien, il y a moins de détritiques, les gens les déposent à côté des poubelles. Bon, on pourrait y ajouter une cage à oiseaux, des jeux pour les enfants pour contribuer à leur éducation parce qu'il y a une crèche à côté. Le végétal est vertueux.
- Coté végétal, il y a aussi besoin d'espaces où on puisse bouger, courir, faire du sport. Comme il y a une urbanisation très rapide, il faut développer les espaces verts. Il y a eu une conférence à Rabelais sur le rôle de la nature dans le bien-être des gens. Un autre problème est celui des eaux de ruissellement, il faut intégrer les risques d'inondation aux autres questions que posent les constructions. Faire des garages en sous-sol qui sont inondables contribue à faire augmenter les assurances. Il est nécessaire d'aménager avant de construire et non l'inverse.
- J'ai entendu qu'on était tous très attachés à notre ville. On a envie de se l'approprier. J'ai entendu le mot fluidité, je crois qu'on a envie de rêver de quelque chose qui soit plus léger alors que depuis trois ans on a beaucoup parlé d'urbanisme. Un auteur dit que « *prendre soin, c'est aider l'autre à se révéler à lui-même* ». Il y a quelqu'un qui évoquait la démocratie participative, et nous devons insister sur la part que l'on peut prendre dans cette mission d'aider la ville à se révéler à elle-même. Très souvent, le flux est descendant. On dit : on va penser global et vous localement vous agirez d'où l'envie d'inverser les choses. C'est ce qu'on a commencé ici aujourd'hui. On peut commencer à penser localement et agir globalement. La petite graine que l'on plante au pied de sa maison, je suis sûr qu'elle va faire avancer les choses sur le plan global. Reprenons le

pouvoir et la liberté de penser. Sans en faire un objet de bras de fer. On n'a pas envie de se battre, on peut faire bouger les choses tranquillement, c'est un enjeu pour ma ville.

- La proposition concernant la possibilité de donner à chaque citoyen le choix d'orienter une part de ses impôts vers une attribution précise, ça vous parle ou pas ?
- Ça se fait à Clavier sur une petite part. Le maire a posé une première pierre. Il a demandé aux gens ce sur quoi ils voulaient engager cette somme.
- Est-ce qu'il serait susceptible d'aller un tout petit peu plus loin ? Dans le budget d'une municipalité, il y a des frais incompressibles, mais pour le reste...
- En fait peu de gens se sont déplacés. Il y a six projets qui ont été proposés mais peu de personnes se sont mobilisées.
- Se pose donc la question de l'investissement et de l'appartenance des gens qui vivent dans un espace.
- Comment mobiliser les gens est un réel problème.
- En même temps, à Clemenceau, s'est créé un supermarché coopératif « La cagette ». Les adhérents participent à la vie du supermarché, ce qui conditionne la possibilité d'y faire les courses. Il y a plus de 900 personnes qui participent trois heures par mois dans une grande mixité au niveau des âges. Quand on s'implique quelque part, on s'implique aussi ailleurs.
- Nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui et on se donne rendez-vous le 6 janvier. Nous essayerons de lister ce qu'est la réalité de notre ville, l'ensemble des éléments qui méritent une attention particulière. Merci et à bientôt.

*Retranscription réalisée par G. Ciblac*